MARIAGE RICHE

De tous les décavés de la ville du monde où les décavés pourtant sont légion, Jacques de Ferrandon était le mieux coté comme aussi le plus insouciant.

De dettes, on ne lui connaissait guère qu'un million, chiffre respectable et suffisant pour lui faire décerner un brevet de bon ton, dans un siècle où le suprême du chic est d'avoir pour ses créanciers beaucoup d'indifférence et d'en afficher encore plus.

Pendant dix ans, de Ferrandon n'avait laissé à commettre aucune des folies que tout jeune homme, doté d'un joli nom et d'une belle fortune, se doit de commettre. Et tous les familiers des grands restaurants et des tripots du boulevard avaient pu admirer cent fois l'exquise désinvolture et le raffinement de prodigalité avec lesquels il jetait l'or à la volée.

A ce train d'enfer, que les maîtresses, les gargotiers et les entrepreneurs de plaisirs ont seuls intérêt à entretenir, Jacques dévora, jusqu'au dernier centime, un patrimoine princier.

A ce moment, la prudence la plus élémentaire eut dû lui inspirer de sages résolutions; mais lorsqu'on est lancé dans cette voie, il est très difficile, paraît-il, de reculer. Jacques chercha donc au contraire les moyens de continuer. Il avait un titre brillant, de l'audace, beaucoup d'allure, des parents sans enfant qui passaient pour riches. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'une foule de portefeuilles s'ouvrissent à son premier appel depuis ceux des usuriers et des banquiers jusqu'à ceux, moins nombreux cependant, des amis.

Hélas, tout a une fin.

Après avoir usé, pendant deux ou trois ans, de tous ces procédés ultra-fantaisistes qui lui avaient mis sur les bras le joli chiffre de dettes dont j'ai parlé, Jacques sentit le terrain se dérober sous ses pas.

Peu à peu, une à une, les caisses des usuriers s'étaient fermées devant lui; depuis longtemps, les amis n'ouvraient plus leurs bourses, et aucun même n'eût consenti à engager sa signature sur des billets inévitablement protestés à l'échéance.

Encore un peu, et c'était la misère noire, l'enfouissement dans une mansarde, les dîners problématiques, tout, jusqu'à l'impossibilité de sortir faute de linge et de gants propres — la plus cruelle des épreuves pour un mondain.

Digitized by Google

Un moyen, un seul, d'éviter cette terrible extrémité restait au jeune viveur; c'était le mariage. Un mariage d'un caractère spécial, bien entendu, comme tous ceux qui se pratiquent, dans les cas analogues, au profit de ces malheureux débris de la grande vie.

On met en balance quelques parchemins plus ou moins authentiques et des liasses de billets de banque; et les épiciers retraités qui apportent celles-ci ont encore la bonté de proclamer que tout l'honneur est pour eux.

Ma foi, c'est possible, au fait : ils ne sont pas toujours les plus volés.

Sans être un adepte de cette jeune école qui tient le mariage pour immoral, Jacques était de ceux qui le considèrent comme mortellement ennuyeux. Aussi se demandait-on s'il accepterait jamais cette planche de salut.

Or, un soir, à l'heure de l'apéritif, nous étions cinq ou six réunis chez Tortoni, Lavan, de Sivray, Marigny, Méris, lorsque nous vîmes arriver de Ferrandon le sourire aux lèvres et pincé dans le plus élégant costume qui soit jamais sorti de chez le meilleur faiseur.

Ce fut une exclamation de surprise générale : nous étions tellement habitués à lui voir visage sombre et vêtements râpés!

De toutes parts, les questions se croisèrent :

— Quel crime viens-tu de commettre, bon Dieu?

— Tu as fait sauter la banque à Monte-Carlo?

— Quel oncle d'Amérique a eu la complaisance...?

— Enfin, qu'y a-t-il?

D'un geste, Jacques arrêta toutes ces réflexions saugrenues et se laissant tomber nonchalamment sur une banquette :

— Il y a, mes chers amis, que j'ai tout bonnement déniché la poule aux œufs d'or.

— Ah! ah! ah!...

— Oui, je me marie.

— Pauvre fou!...

— Non pas, il est veinard au contraire. Ne se marie pas qui veut. Il est des cas où le mariage est une opération aussi difficile qu'avantageuse. Je parierais que c'est le cas de notre ami de Ferrandon.

En saisissant le sous-entendu méchant qui terminait ce compliment, Jacques flatté dans son amour-propre de don Juan, mais froissé dans sa dignité, esquissa un sourire qui pouvait être aussi bien une grimace.

— Peuh! fit-il avec indifférence, le mariage est toujours une opération avantageuse, car, lorsqu'on en arrive là, ce n'est généralement pas pour satisfaire un caprice, mais bien plutôt pour mettre la main sur une dot. Donc...

— Il a raison, prononça Marigny, un journaliste sans sou ni cheveux, mûr pour la députation, il a raison...

— Quant aux difficultés que l'on rencontre, dit-on, pour se marier, reprit de Ferrandon, j'avoue, pour mon compte, que je n'en ai pas trouvé.

— Blagueur, mâchonna dans son coin le journaliste mûr pour

Digitized by Google

la députation, je la connais, va, ton histoire, tu peux nous la conter.

— Mon Dieu, oui, continua Jacques avec une imperturbable fatuité, je n'ai eu qu'à me présenter pour vaincre; en un clin d'œil l'affaire a été enlevée. Sans doute ce n'est pas la fille d'un prince russe : on est bien forcé, par moments, de faire des sacrifices et je n'ai plus le droit, comme il y a sept ou huit ans, de me montrer difficile. Mais ce n'est pas non plus une fille de rien. *In medio stat virtus*: le proverbe est toujours vrai. J'ai choisi, moi aussi, un moyen terme. Le père de ma fiancée occupe une situation considérable dans le haut commerce parisien : il est joaillier, rue de la Paix.

— Diable, tu te mets bien, dit Hector de Sivray. Généralement, tous sont fort riches, et tu n'as pas dû prendre le plus pauvre.

— Parbleu. *Chez nous* on ne compte guère que par millions.

— Peste !

— Ce n'est qu'un marchand, c'est vrai; j'aurai donc épousé la fille d'un marchand; mais enfin il y a commerce et commerce : celui-ci est des plus élevés et nécessite des connaissances étendues. Mon futur beau-père est, de plus, d'origine étrangère, ce qui lui donne un cachet tout particulier de distinction. Il est Suédois.

— La Suède n'est pas encore à la mode, mais pourrait le devenir, fit malignement Lavan.

—... Puis, en somme, poursuivit Jacques sans s'émouvoir, je ne serai pas le premier à agir de la sorte. Les mariages de ce genre ne se comptent plus. Une femme n'est-elle pas toujours jolie, élégante et... bien née, quand elle est riche?

— Parfaitement, conclut Lavan. Il faut être moderne, marcher avec son siècle. Puisque l'argent est tout, à l'heure présente, mettons-le avant tout dans nos calculs.

— Oh! je n'ai pas dit cela, riposta de Ferrandon. Par exemple je n'épouserais pas une jeune fille sortant d'une famille qui se serait enrichie par des moyens honteux ou malhonnêtes. Dieu merci, ce n'est pas le cas. Et, en définitive, *la tache* — si tache il y a — que je consens à couvrir de mon nom, est bien petite,

En prononçant ces mots, Jacques se leva et dit avec une certaine affectation :

— Vous permettez, n'est-ce pas, que je me retire. Je ne m'appartiens plus maintenant : l'amour m'appelle...

Et il partit après une pirouette désinvolte.

Marigny le suivit des yeux et, lorsqu'il l'eut vu disparaître au coin de la rue Taitbout :

— Sacrebleu, s'écria-t-il en frappant un formidable coup de poing sur la table ; voilà un fameux roué ou un grand niais.

— Oh ! oh ! comme tu y vas ! interrompit Méris. Pourquoi donc, s'il te plaît, ces qualificatifs outrageants à l'adresse de ce pauvre de Ferrandon ? Tu ne le trouves donc pas assez malheureux de se marier pour l'accabler encore... ?

Digitized by Google

— Bon, défends-le, toi, maintenant... Des qualificatifs outrageants, mais il en mérite dix fois plus que je ne pourrais en inventer... Quelle audace, tout de même ! ...

Nous nous regardâmes assez surpris.

— Voyons, qu'y a-t-il ? demandai-je, explique-toi.

— Il y a... oh ! pas grand'chose répondit Marigny, avec des airs cachottiers, pour se faire prier.

— Si, si ; allons, dis-le vite.

— Vous me promettez que ça ne sortira pas d'ici ?

— Oui, oui.

— Eh bien, il y a que de Ferrandon est un farceur. Son futur beau-père n'est pas plus joaillier que moi et le magasin de diamants n'est qu'un trompe-l'œil pour cacher la véritable marchandise. Quant à l'origine de sa famille elle n'est pas plus suédoise que celle de Lavan, qui est auvergnat, comme vous le savez tous.

Ce fut une stupeur générale, et des interrogations pressantes partirent de toutes les bouches :

— Alors, d'où vient-elle, cette famille ?

— D'où sort-elle ? Que fait-elle ?

— Quel est le véritable état civil de cet ineffable beau-père ?

— En deux mots, c'est bien simple, reprit Marigny. Le papa tient, à Berlin, une maison d'un genre spécial, que je crois suffisamment désigner sans la nommer. Et ce *petit gommerce* lui a permis de réaliser une fortune énorme. Entre temps, il s'est amouraché d'une de ses pensionnaires qu'il a retirée du salon commun, pour l'installer dans le sien.

Une fille naquit de ce rapprochement, que l'on fit élever soigneusement. C'est elle qui va devenir prochainement comtesse de Ferrandon. Son père, pour la placer, eût pu se lancer dans la haute société et se poser en exotique richissime, mais cela eût attiré sur lui l'attention et révélé sans doute sa véritable profession. Il a préféré se donner pour un honnête bijoutier, enrichi dans le commerce des perles. C'est moins tapageur, tout aussi sûr, et il paraît que les décavés à marier s'y laissent très bien prendre.

— Il est de fait que le truc est moins usé.

— Mais, voyons, interrompit de Sivray, nous n'allons pas laisser de Ferrandon s'allier à une famille pareille.

— Ah ! pas du tout, s'écria Marigny, j'ai votre promesse de garder le silence le plus absolu. A quoi bon d'ailleurs ? S'il ne sait rien, il le saura toujours d'ici peu et il vaut mieux que le hasard seul le lui apprenne. S'il sait tout, il est inutile de lui montrer que nous sommes aussi bien renseignés que lui.

— Marigny a raison, prononça sentencieusement Lavan, il n'y a qu'à attendre.

Nous attendîmes en effet, et l'événement se chargea de vérifier l'authenticité de ce récit.

Digitized by Google

Depuis le soir fameux où il était venu nous faire part de ses projets matrimoniaux, de Ferrandon fut et resta encore invisible.

Les uns prétendent qu'ayant été éclairé sur la véritable identité de son futur beau-père, il a rompu aussitôt les négociations, mais que, trop honteux de s'être aussi grossièrement laissé tromper, il n'ose plus reparaître devant ses anciens amis.

D'autres, qui semblent bien renseignés, affirment qu'il connaissait depuis longtemps la noble profession du faux joaillier et que cette raison, non seulement, ne l'a pas empêché d'épouser la jeune fille, mais que le désir de palper les millions promis l'a même fait passer par toutes les conditions. Le beau-père aurait, en effet, exigé que son gendre s'engageât par contrat — condition *sine quâ non* — à prendre, après lui, la suite de ses affaires.

L'amour du métier !...

Et de Ferrandon aurait signé.

C'est ce qui, un soir chez Tortoni, fit dire à Schlem, le spirituel chroniqueur de divers journaux boulevardiers, toujours en quête d'un bon mot :

— Voilà, mes amis, comment les grandes maisons finissent parfois par devenir de simples maisons .. de passe.

PAUL DE GARROS.

Digitized by Google